

Heiner Goebbels

« *Stifters Dinge* »

Le bruissement, que nous avons précédemment entendu dans les airs, nous était maintenant connu ; il n'était plus dans les airs, il était près de nous. Il régnait sur l'entier de la forêt, sans interruption, et se produisait lorsque les branches et les rameaux se brisaient et tombaient sur le sol. Il était d'autant plus horrible que tout le reste demeurait immobile. Dans tant de scintillement et de chatolement, aucun rameau, aucune aiguille ne bougeait, sauf après une chute de glace lorsqu'une branche battait l'air. Ensuite tout redevenait calme. Nous attendîmes, et regardâmes, je ne sais pas si c'était par admiration ou par peur de nous engager dans la chose.

Adalbert Stifter

Les cartons de mon arrière-grand-père

« Stifters Dinge » (littéralement « Les choses de Stifter ») est une œuvre pour piano sans pianiste mais avec cinq pianos, une pièce de théâtre sans acteur, une performance sans performer – un non one-man-show ou peu importe la dénomination que l'on choisira. Avant tout, il s'agit bien d'une invitation faite aux spectateurs à entrer dans un monde fascinant, plein de sons et d'images, une invitation à voir et à entendre. Au cœur de tout cela, une attention est portée aux choses qui, dans le théâtre, ne jouent qu'un rôle illustratif, le plus souvent comme décor ou comme accessoire, mais qui sont ici les personnages principaux : la lumière, les images, les bruits, les sons, les voix, du vent et du brouillard, de l'eau et de la glace.

Il existe dans ce travail – et le titre l'indique – des points de rencontre avec les textes d'Adalbert Stifter, un romantique de la première moitié du XIXe siècle, dont l'agréable impression de style Biedermeier induit en erreur. Stifter écrit comme un peintre peint, et si le traitement du récit s'efface devant des passages souvent qualifiés d'ennuyeux de sa description de la nature, c'est la conséquence d'un respect à l'égard des choses : elles exigent du lecteur le temps nécessaire à leur perception détaillée – comme si le lecteur qui entend traverser le texte devait d'abord traverser la forêt. Les choses et les matières parlent d'elles-mêmes, souvent les personnages ne sont qu'ajoutés, sans être les sujets qui dominent leur histoire. Avec des procédés de ralentissement intentionnel et de répétition ritualisée, une modernité apparaît chez Stifter, dont la radicalité offre aujourd'hui au lecteur des propositions contemporaines.

« Stifters Dinge » s'attache à cette posture, sans chercher mettre en scène ses récits ou les objets qu'il décrit. L'installation performative (durée environ 75 min.) considère ses textes comme un défi pour aller à la rencontre de l'Autre et de forces dont nous ne sommes pas les maîtres, comme un plaidoyer pour être disponible et permettre à des critères et des jugements différents des nôtres de devenir des références – aussi bien dans la rencontre avec des ordres culturels qui nous sont inconnus que vis-à-vis de catastrophes écologiques, que Stifter n'a cessé de décrire en détail.

Je fis une pause, observai les choses qui se trouvaient là : les charrettes, déchargées et encadrées les unes dans les autres sous le toit d'une remise, les charrues et les herses qui, afin de dégager de la place, étaient entassées dans un coin, les valets et les servantes qui allaient et venaient, occupés à leur travail du samedi et se préparant à la fête dominicale ; et ces choses s'ajoutaient à celles qui déjà peuplaient ma tête, au pin à trois troncs, aux morts et à ceux en train de mourir et aux petits oiseaux qui chantent.

Adalbert Stifter, tiré de *Granit*

Stifters Dinge

Création du spectacle au Théâtre Vidy-Lausanne le jeudi 13 septembre 2007 à 19h30

Durée du spectacle : 1h10

Conception, musique et mise en scène :

Heiner Goebbels

Scénographie, lumière et vidéo :

Klaus Grünberg

Collaboration à la musique, programmation :

Hubert Machnik

Création espace sonore :

Willi Bopp

Assistant :

Matthias Mohr

Avec la collaboration artistique et technique de l'équipe du Théâtre de Vidy :

Régisseur général :

Nicolas Bridel

Robotique :

Thierry Kaltenrieder

Régisseurs lumière :

Roby Carruba - Thierry Arnold

Electriciens :

Christophe Kehrli - Roger Monnard - Erik Zollikofer

Régisseur vidéo :

Jérôme Vernez

Sonorisation :

Frédéric Morier

Régisseurs plateau :

Nicolas Pilet - Fabio Gaggetta

Construction mécanique :

Stéphane Boulaz

Construction décor :

Thomas Beimowski – Hervé Arletti – Thuy Lor Van

Accessoires :

Georgie Gaudier – Eric Vuille

Sous la direction technique de **Michel Beuchat**.

Traduction française de René Zahnd

Producteur délégué :

Théâtre Vidy-Lausanne E.T.E.

Coproduction :

spielzeit'europa I Berliner Festspiele,

Grand Théâtre de la Ville de Luxembourg,

schauspiel frankfurt,

T & M – Théâtre de Genevilliers / CDN,

Pour-cent culturel Migros

Teatro Stabile di Torino

Coréalisateur :

Artangel London

Avec le soutien de :

Pro Helvetia – Fondation suisse pour la culture

Equipe technique du spectacle :

Régie générale :

Nicolas Bridel

Robotique :

Thierry Kaltenrieder

Régie lumière :

Roby Carruba - Thierry Arnold

Régie vidéo :

Jérôme Vernez

Régie plateau :

Nicolas Pilet - Fabio Gaggetta

Création espace sonore :

Willi Bopp

Son :

Andrew Mikkelsen

Régie musicale du spectacle :

Matthias Mohr

Je n'avais jamais vu cette chose aussi bien qu'aujourd'hui. (...)

Alors que j'étais sur le chemin du retour, et que j'arrivais à proximité de l'auberge, sur une place délimitée et entourée par quelques maisons, je vis la fontaine communale, enfermée dans un coffrage de planches et enveloppée de choses qui tiennent chaud, qui se dressait comme un monticule de glace, et dans cette glace on n'avait même pas taillé de marches, parce que cela faisait déjà quatre semaines que la fontaine ne donnait plus d'eau. Devant les portes des maisons, je vis que les gens avaient répandu, le matin, du sable ou de la terre ou un peu de paille sur la surface glissante des chemins, pour qu'on ne tombe pas ; mais la pluie avait tout recouvert de glace fraîche. (...)

Alors que nous étions à la campagne et dans les champs, nous entendîmes un bruit de chute sourd, mais sans savoir au juste de quoi il s'agissait. A la lisière d'un bois, nous vîmes un saule étincelant, et ses solides branches tombaient vers le sol, comme coiffées au peigne. (...)

Alors que nous étions dans les prairies, et que nous avançons sur leur étendue, que nous dominions cependant d'une brasse, nous entendîmes à nouveau le même bruit de chute sourd,

La mère demanda : « Au fait qui est-ce ? »

Le père lui dit que c'était la fille brune des hauts Nussberge et il lui raconta ce qu'elle avait fait, aujourd'hui, pour protéger la grand-mère et l'enfant.

Puis il se tourna vers le groupe d'enfants et dit : « Approche, chère enfant, nous prendrons bien soin de toi. »

A ces mots, la fille recula lentement pour s'éloigner des enfants et lorsque elle en fut à quelques pas, elle se mit à courir, elle courut à travers le jardin, elle courut pour contourner les serres, et un instant plus tard, on la voyait déjà courir au sommet de la pente sablonneuse.

Les enfants retournèrent auprès de leurs parents.

« Dommage que la petite ne se soit pas approchée davantage, et qu'elle soit si timide », dit le père.

« Je vais l'attraper, moi, cette chose », dit un valet.

Adalbert Stifter, tiré de *Mica blanc*

comme nous l'avions déjà entendu aujourd'hui, mais à nouveau nous ne le reconnûmes pas et ne sûmes même pas exactement d'où il provenait. (...)

Alors que nous étions enfin dans le Taugrund, et que la forêt s'étendait le long de notre route, nous entendîmes soudain dans les bois de conifères qui se trouvaient sur les rochers à notre droite, un bruit très étrange et que jamais aucun d'entre nous n'avait entendu. C'était comme si des milliers ou même des millions de barres de verre cliquetaient les unes contre les autres et, dans ce bruit confus, s'en allaient au loin. Les bois de conifères étaient toutefois encore trop éloignés de nous pour que nous puissions vraiment reconnaître la nature du son. Dans le silence qui régnait dans le ciel et sur terre, il nous parut étrange. Thomas voulut arrêter l'alezan, mais ne parvint pas à le faire immédiatement, parce que sur cette voie verglacée le traîneau était lancé de tout son poids, et poussait l'animal. (...)

Lorsqu'il s'immobilisa enfin, le bruit était passé. Mais nous entendions maintenant un faible bruissement dans les airs que nous n'avions pas perçu auparavant à cause du martèlement des sabots, et ce bruissement était indistinct, et c'était aussi toute autre chose que le son qui nous avait décidé à stopper notre cheval. Comme le temps passait, le bruissement devenait faible, de plus en plus faible. Nous repartîmes. Nous nous approchâmes du Taugrund et aperçûmes enfin l'ouverture sombre par où la route entrait dans la forêt. Quand bien même c'était encore le début de l'après-midi, quand bien même le ciel gris irradiait une lumière claire, comme si on aurait dû voir le soleil briller à travers les nuages, c'était pourtant bien un après-midi d'hiver et il faisait si sombre que déjà les champs blancs devant nous commençaient à changer de couleur, et que dans la forêt régnait la pénombre.

Lorsque nous arrivâmes à l'endroit où nous devons entrer sous la voûte des arbres, Thomas fit halte. Nous vîmes devant nous un élégant épicéa ployé en courbe et traçant un arc par-dessus notre route, comme on en disposait pour le passage des empereurs. C'était inimaginable, la splendeur et le poids de la glace accrochée aux arbres. Les conifères étaient pareils à des candélabres où pendaient d'innombrables bougies, dirigées vers le sol, aux dimensions fabuleuses. (...)

Le bruissement, que nous avions précédemment entendu dans les airs, nous était maintenant connu ; il n'était plus dans les airs, il était près de nous. Il régnait sur l'entier de la forêt, sans interruption, et se produisait lorsque les branches et les rameaux se brisaient et tombaient sur le sol. Il était d'autant plus horrible que tout le reste demeurait immobile. Dans tant de scintillement et de chatolement, aucun rameau, aucune aiguille ne bougeait, sauf après une chute de glace lorsqu'une branche battait l'air. Ensuite tout redevenait calme. Nous attendîmes, et regardâmes, je ne sais pas si c'était par admiration ou par peur de nous engager dans la chose. Notre cheval partageait sans doute ce sentiment, car le pauvre animal fit

La plupart du temps, Stifter ne définit pas directement ses personnages. Il n'a pas besoin de préciser au lecteur quels sont leurs caractères. Ils sont déjà dans les choses qui les entourent, actuellement : dans les habits, dans l'appartement et dans le paysage, et cela même quand ils ne sont pas conformes à la nature. (...) En outre, il est essentiel pour Stifter que la pierre, le bois, etc. ne soient pas réduits à des matériaux sans intérêt, mais que l'art et la forme de l'œuvre soient organisés de telle sorte que la « pierritude » de la pierre, que la « boisitude » du bois apparaissent au grand jour.

Heinrich Mettler, tiré de *Natur in Stifters frühen "Studien"*

doucement quelques pas, imprimant au traîneau quelques secousses qui le firent reculer un peu.

Alors que nous étions encore là et que nous regardions – nous n'avions pas encore prononcé la moindre parole – nous entendîmes à nouveau le bruit de chute que nous avions déjà perçu à deux reprises aujourd'hui. Mais cette fois nous savions de quoi il s'agissait. Il y eut d'abord un énorme fracas, comparable à un cri, suivi d'un bref souffle, bruissement ou frôlement, et ensuite le bruit retentissant de la chute d'un gros tronc jeté à terre. Le craquement se répandit à travers la forêt et à travers l'épaisseur des rameaux qui en atténuaient le bruit, il y eut encore un tintement et un cliquetis, comme si on secouait et brassait une masse infinie de verre. Puis tout redevint comme avant, les troncs s'enchevêtraient, rien ne bougeait, et le faible bruissement se poursuivait. C'était étrange, lorsque une branche ou un rameau ou un morceau de glace tombaient près de nous ; on ne voyait pas d'où cela venait, on voyait souvent à peine l'éclair de la chute, souvent on ne le voyait même pas, mais on entendait seulement le choc, et l'immobilité reprenait ses droits. (...)

Si quelque chose dans les arbres devenait plus lourd ne serait-ce que d'une once, cela pouvait tomber, les pointes des pives s'abattre comme des coins et nous transpercer, d'ailleurs nous vîmes que le chemin devant nous était jonché et parsemé de choses brisées, et alors que nous restions là, nous entendîmes à nouveau dans le lointain des coups sourds. Et lorsque nous regardâmes en arrière, vers les champs par lesquels nous étions venus, comme nous l'avions constaté tout au long de la journée, il n'y avait ni être humain ni créature vivante, uniquement moi, Thomas et l'alezan, seuls en pleine nature.

Je dis à Thomas que nous devons rebrousser chemin. Il proposa la même chose. Je descendis, il fit faire un demi-tour au cheval et au traîneau. Puis il descendit aussi.

Il nous parut que la glace augmentait à présent beaucoup plus vite que le matin, mais était-ce parce que nous étions moins attentifs auparavant, et qu'à l'observer son progrès nous semblât plus lent que l'après-midi, où nous avons d'autres choses à faire, et où nous ne vîmes

qu'après un instant à quel point la glace s'était à nouveau accumulée – ou bien faisait-il plus froid et pleuvait-il plus fort. Nous ne le savions pas.

Adalbert Stifter

Les cartons de mon arrière-grand-père

Déjà enfant, j'étais un grand ami de la réalité des choses, ainsi qu'elles se présentent dans la Création ou dans le pas régulier de la vie humaine. Souvent cela fut un désagrément considérable pour mon entourage. Je demandais sans arrêt le nom des choses, leur provenance et leur usage, et ne trouvais aucun répit si la réponse restait vague.

Adalbert Stifter, tiré de *L'arrière-saison*

SOURCES

Formules de conjuration adressées au vent du sud-est (« Karuabu »), si important pour les navigateurs en **Papouasie-Guinée**, enregistrées le 26 décembre 1905 par l'ethnologue autrichien **Rudolf Pöch**, pionnier du film documentaire et de la prise de son. Avec son « phonographe d'archives » il est parvenu à réaliser des enregistrements uniques de chants, de récits et de chansons indigènes des populations autochtones de Nouvelle Guinée en langue papoue.

Jacob Isaacksz van Ruisdael

Le Marais, 1660

72,5 x 99 cm, huile sur toile



Musée de l'Ermitage, Saint-Pétersbourg

Adalbert Stifter: l'histoire de la glace est tirée de *Les cartons de mon arrière-grand-père*, troisième version.

Lecture en allemand : Dr Hermann Josef Mohr, enregistré par H. G.

Lecture en français : René Gonzalez, enregistré par H. G.

J.S.Bach: *Concerto italien* en fa majeur, BWV 971, deuxième mouvement.

Claude Lévi Strauss: extrait d'un entretien avec Jacques Chancel (« Radioscopie », France Inter, 1988).

William S. Burroughs lit un extrait de son texte *Nova Express – Tower Open Fire*:

« Listen to my last words any world, listen all you boards, governments, syndicats, nations of the world. And you powers behind what filth deals consumated in what lavatory. To take what is not yours. To sell out your sons for ever. To sell the ground from unborn feet for ever. So you on the board could use bodies and minds and souls that were not yours, are not yours and never will be yours. You have the wrong name and the wrong number Mr. Luce-Getty Lee-Rockefeller. »

Malcom X, extrait d'une interview télévisée, début des années 60.

Paolo Ucello

La chasse nocturne, vers 1460

65 x 165 cm, détrempe sur bois, panneau frontal d'un bahu



Ashmolean Museum, Oxford

Chant alterné d'**Indiens de Colombie**, tiré d'un reportage radiophonique qui, au cours d'un voyage en Amérique latine en 1985, a trouvé sous la forme d'une cassette le chemin des archives de H. G.

Kalimérisma, chanson traditionnelle grecque en mode chromatique, chantée par Ekaterini Mangoúlia, enregistrée en 1930 par Samuel Baud-Bovy, un précurseur de l'ethnomusicologie. Elle appartient au répertoire des femmes de l'île de Kalymnos. Celles-ci, en tournant leur petite meule à main, chantent cette mélodie qui ressemble à un chant de lamentation. Mais à la place de vers dédiés aux morts, elles souhaitent la bienvenue aux émigrés et adressent leurs vœux de bonheur aux pêcheurs échoués, qui étaient partis des côtes de Barbarie (Maghreb).

Adalbert Stifter: tiré de *Les cartons de mon arrière-grand-père*, facsimilé du manuscrit de la 3ème version.

Tournée 2007

Berlin

spielzeiteuropa I Berliner Festspiele / Haus der Berliner Festspiele

Schaperstr. 24

D- 10719 Berlin

www.berlinerfestspiele.de

du 5 au 13 octobre 2007

Luxembourg

Grand Théâtre de la Ville de Luxembourg

1 Rond-Point Schuman

L-2525 Luxembourg

www.theater-vdl.lu

du 19 au 24 octobre 2007

Frankfurt

schauspiel frankfurt / Bockenheimer Depot

Neue Mainzerstrasse 17

Munich

Theaterfestival Spielart

Ludwigstrasse 8

DE-80539 Munich

www.spielart.org

les 16 et 17 novembre 2007

Le pasteur était entre-temps ressortit et il revenait maintenant, une chandelle à la main. C'était une chandelle de suif, plantée dans un chandelier de laiton. Il posa le chandelier sur la table et mit à côté des ciseaux à mèches en laiton. Puis nous nous assîmes tous deux à la table, restâmes assis, et attendîmes l'orage.

Adalbert Stifter, tiré de *L'arrière-saison*

Si ces dispositions venaient à disparaître comme elles sont apparues, si par quelque événement dont nous pouvons tout au plus pressentir la possibilité, mais dont nous ne connaissons pour l'instant encore ni la forme ni la promesse, elles basculaient, comme le fit au tournant du XVIIIe siècle le sol de la pensée classique, – alors on peut bien parier que l'homme s'effacerait, comme à la limite de la mer un visage de sable.

Michel Foucault

Les mots et les choses